

## Commémoration de la Shoah

*Aix-les-Milles, le 27 janvier 2021*

Mesdames et Messieurs,

Parce que les chambres à gaz des camps d'extermination ont englouti des millions d'hommes, de femmes, d'enfants ; parce que la « Shoah par balles » a jeté 1,3 million de corps dans des fosses communes ; parce que les malades mentaux ont été asphyxiés dans des camions ; parce que 200.000 tziganes ont été assassinés, la parole nous est enjointe chaque 27 janvier, date anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz, pour que jamais ne disparaisse le souvenir de ces ténèbres.

Et, simultanément, nous sommes empêchés par la monstruosité de ce dire. Il est impossible de mettre des mots sur cet innommable qu'est la Shoah. Nous devons forger une parole qui, jamais, ne sera à la mesure de ce qu'elle cherche à évoquer.

Aujourd'hui, avec beaucoup d'humilité et de respect, nous devons pourtant, à nouveau, nous livrer à cette démarche indispensable.

« Shoah » en hébreu signifie catastrophe. Le mot évoque le sentiment d'épouvante que l'on ressent face à une entreprise d'annihilation qui devait faire disparaître à jamais un peuple de la surface de la Terre. Épouvante face à ce qui a réduit l'homme en non-être.

L'anéantissement des juifs d'Europe ce n'est pas seulement le désastre des victimes. C'est le désastre du monde dans son ensemble. C'est le désastre qui casse le temps en deux. C'est le désastre de la réduction de l'humain au néant. C'est cette réduction dont les répercussions sont éternelles et incommensurables.

La Shoah a fait disparaître la notion de limite dans la douleur. Cette remémoration est donc d'abord un devoir moral à l'égard des victimes qui n'auront d'autre sépulture que notre souvenir.

Rappeler inlassablement ces noms, convoquer ces images, c'est la meilleure manière d'empêcher que se réalise la prophétie des bourreaux. La Shoah ne devait avoir ni témoin, ni histoire. Tout avait été pensé, organisé, conçu pour que l'anéantissement ne laisse aucune trace : absence d'archives écrites, tentatives de destruction des chambres à gaz et des fours crématoires, incinération des cadavres, extermination programmée de tous les captifs des ghettos, de tous les internés des *Läger*. Le projet nazi consistait à effacer un peuple de l'histoire et de la mémoire du monde.

Mais les traces sont là : films, photographies, notes enfouies et déterrées par les survivants, souvent incomplètes, effacées par les intempéries, partiellement lisibles ; chroniques quotidiennes du ghetto de Lodz ; dessins des enfants de Terezin ; journal d'Ana Novac : « *Je ne suis rien d'autre que ces feuillets* » disait-elle.

Commémorer, c'est donc parcourir sans trêve ce chemin emprunté par ces ombres.

Mais la mémoire de la Shoah c'est d'abord le témoignage des survivants, de cette génération qui ne devait pas survivre. Commémorer c'est donc, d'une certaine façon, se préparer à l'achèvement de l'ère des témoins. C'est se rendre capable de continuer sans eux, et sans ceux qui ont recueilli leur parole. C'est chercher à lutter contre la grande terreur de Simone Veil : ce moment où plus un être ne pourra dire : « *j'y étais, et cela fut* ». C'est empêcher la disparition de ces voix, empêcher que la catastrophe devienne lointaine et irréaliste. Se rassembler aujourd'hui est donc une manière de recréer cette émotion, de maintenir la mémoire vivante.

Commémorer, c'est aussi rappeler la vérité des faits. La Shoah est une catastrophe établie, une vérité reconnue par tous, avérée par les historiens, assumée par la conscience nationale.

Ceux qui la nient ou la minimisent sont heureusement peu nombreux. Mais n'y aurait-il qu'une voix qui s'élèverait pour faire reculer cette vérité, la tenir pour dérisoire ne serait pas tolérable.

Les témoins et les survivants ont parlé, les archives se sont ouvertes, les historiens ont travaillé. Alors la vérité s'est faite jour. Elle s'impose à tous. La nier ou l'amoindrir insulte notre mémoire collective. C'est toujours faire trop d'honneur aux faussaires que de leur répondre. Mais se taire serait pire. Commémorer, donc, parce que la lutte contre l'antisémitisme, sentiment dont on avait pu penser que le nazisme l'aurait disqualifié, est et demeure un combat contemporain. Sous des formes renouvelées, l'antisémitisme a refait une apparition dans les harangues et dans les faits. L'antisémitisme ne doit pas être un mot galvaudé : les 6 millions de juifs qui furent assassinés pendant la seconde guerre mondiale furent victimes de ce mot.

Car, l'antisémitisme n'a pas pris d'emblée le visage de la barbarie. Il fut d'abord une corruption des esprits, un affaiblissement moral et intellectuel, une maladie sournoise qui, en métastasant insidieusement et lentement, a fait progressivement sauter les digues de nos consciences et accepter des paroles qu'on aurait pourtant dû refuser d'entendre.

Aujourd'hui, l'antisémitisme pour avoir changé de visage n'en est pas moins sournois. Il dispose pour réaliser son travail de sape de moyens inédits de propagande : les réseaux sociaux en sont les grands pourvoyeurs. Alors tout doit être fait pour empêcher que les propos abjects avilissent les esprits. Ces propos sont ceux des bourreaux, cette obscurité est le signe avant-coureur d'un fléau qui ne doit pas éclater de nouveau. Il ne faut rien céder à la haine, à l'intolérance, au sectarisme. C'est le travail de nos forces de l'ordre et de nos magistrats. Mais c'est aussi et surtout le travail de la mémoire collective.

Cette mémoire est un repère qui nous rattache aux autres. La société mûrit ses drames et ses deuils à travers les commémorations. L'évocation de ce passé doit renforcer notre cohésion. Nous ne cesserons jamais d'avoir besoin de la mémoire de la Shoah.

Commémorer, enfin, parce que la Shoah est une part de notre identité.

Simone Veil a écrit, en 2005, que : « *De la place de la Shoah dans la conscience collective européenne dépendait largement le destin de l'Europe future. Et si depuis la libération d'Auschwitz jusqu'à l'élargissement de l'Union*

*européenne qui a réuni l'Est et l'Ouest du vieux continent, nous avons connu près de 60 ans de paix, c'est grâce aussi au travail de mémoire ».*

C'est ainsi notre devoir d'assumer collectivement « ce qui fut », de ne pas oublier.

Mais, l'enjeu est trop immense. Il ne faut pas réduire la mémoire à une cérémonie annuelle. Il ne faut jamais cesser de s'interroger sur les manières d'enseigner la Shoah, et là réside le véritable défi. Je veux en ce sens saluer ici l'admirable travail de la Fondation des Milles et rendre hommage à Monsieur Jean-Louis MEDVEDOWSKY, décédé le 13 janvier dernier : président de l'association du Wagon du souvenir et du Camp des Milles, il avait participé au sauvetage et à la transformation du camp en fondation. Il avait saisi l'importance de concevoir ce site comme un musée d'histoire et un lieu de mémoire préservé, pour se souvenir mais aussi pour continuer à résister.

Car, notre tâche est aussi de renouveler la transmission de cette expérience. Il nous faudra lutter pour maintenir un souvenir qui pourrait s'estomper. Et au-delà de la connaissance historique, des faits objectifs, des preuves matérielles, c'est bien l'émotion qu'il faudra conserver. La douleur. Sans quoi la transmission serait incomplète, et même dévoyée.

Mesdames et messieurs, la Shoah est un événement qui pétrit l'identité et détermine le destin, non seulement de ceux qui l'ont affrontée, mais aussi de ceux qui ne l'ont pas connue, qui en sont les héritiers. *« Nous ne sommes jamais sortis de la Shoah, nous vivons dans la Shoah »* a écrit Simone Veil.

La Shoah est un drame qui doit être assimilé par la conscience européenne. Nous en portons la responsabilité. La Shoah est sans doute, tragiquement, l'événement le plus européen du XXème siècle.

Elle est un destin que nous n'avons pas choisi, mais qui est le nôtre. L'assumer c'est prendre en notre pouvoir cette réalité. C'est assurer, de manière réitérée et toujours nouvelle, aux ombres et aux engloutis, que leur supplice, que nous portons pour toujours en nous, a pris fin pour l'éternité.

Je vous remercie de votre attention.